

## Saint-Denys Garneau, écrivain et ethnographe : du Journal au Conte

Lucille Guilbert

Volume 6, Number 1-2, 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081229ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081229ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

### ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Guilbert, L. (1984). Saint-Denys Garneau, écrivain et ethnographe : du Journal au Conte. *Ethnologies*, 6(1-2), 63–86. <https://doi.org/10.7202/1081229ar>

### Article abstract

The very profitable relationship that exists between Saint-Denys Garneau's poetry and European literature has been thoroughly demonstrated. As a counterweight to this "learned" culture, Saint-Denys Garneau thrived on the oral tradition, particularly during his frequent stays in Sainte-Catherine and during his fishing trips with his uncle to Lac Jacques-Cartier. In his *Journal* and *Correspondance*, Saint-Denys Garneau noted observations, best described as ethnographical, on the everyday life of ordinary people, their customs, beliefs and stories. The ethnographical observations and descriptions that he noted in his *Journal* would serve as a basis for his *Contes and Nouvelles*. This article deals with the various transformations that oral stories underwent as they were re-fashioned into literary creations.

---

# Saint-Denys Garneau, écrivain et ethnographe : du *Journal* au *Conte*

---

Lucille GUILBERT

Le dialogue fructueux qu'entretient la poésie de Saint-Denys Garneau avec la littérature européenne a été soigneusement démontré<sup>1</sup>. En contrepoint à cette culture « savante », Garneau s'est nourri à la tradition orale, particulièrement lors de ses séjours fréquents à Sainte-Catherine et à l'occasion de voyages de pêche effectués avec son oncle au lac Jacques-Cartier<sup>2</sup>.

Garneau a noté dans son *Journal* et dans sa *Correspondance* des observations que nous pouvons qualifier d'ethnographiques sur la vie quotidienne des gens ordinaires, leurs coutumes, leurs croyances et leurs récits. Par exemple, dans une lettre du 18 août 1932, Garneau écrit :

le temps passa [...] sans compter les histoires de pêche et de chasse et de voyages et que nous avons failli mourir de rire à force de bons mots. On comparait diverses façons de mesurer les distances. Les Esquimaux disent : « Il demeure à deux lunes. » L'un d'eux disait même : « C'est à deux paires de mocassins. » Et un bon Canadien à qui l'on demandait si son fils était allé loin, répondait : « Pour cinq piastres », prix du billet de chemin de fer. Tous ces messieurs ayant beaucoup voyagé, ou la plupart, je passai d'agréables soirées à écouter, devant le feu du foyer, des expériences avec les sauvages du Nord, etc., des anecdotes sur leurs mœurs<sup>3</sup>.

- 
1. Roland BOURNEUF, *Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969. (Collection « Vie des Lettres canadiennes », 6). Benoît LACROIX, « Sa bibliothèque privée », dans *Études françaises*, 20/3, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 97-111.
  2. Jacques BRAULT et Benoît LACROIX, éd., *Saint-Denys Garneau. Œuvres*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971. Cf. *Journal*, 1929, pp. 595-616 ; *Correspondance*, p. 923.
  3. *Ibid.*, p. 923.

Le *Journal*, comme son nom l'indique, devait servir à un projet autobiographique : la rédaction de ses mémoires<sup>4</sup>. Il retient des éléments intimement liés à sa vie sans beaucoup élaborer sur celle des autres. Il insiste sur son vécu et ses perceptions colorent la description des faits qu'il observe. Les choix opérés et la rédaction d'un journal impliquent déjà une réorganisation et une réécriture des récits oraux. Garneau s'est servi pour l'élaboration de ses contes et de ses nouvelles des observations ethnographiques et des descriptions qu'il avait écrites dans son *Journal*. Cependant les *Nouvelles* contiennent aussi des récits et des croyances de tradition orale qu'il n'avait pas consignés dans son *Journal*. C'est le cas pour « Dans le tramway » où Garneau mentionne la croyance aux « tireurs de cartes » et aux rêves : « Il doit y avoir un malheur qui nous attend. Imagine-toi, ma chère enfant, que nous sommes trois de la maison qui avons rêvé à la mort la nuit dernière » ; « Voici une histoire » rappelle les contes à rire de tradition orale à propos d'un prétendant niais ; dans « Conte Canadien » et « Terreur » il exploite la peur des fantômes<sup>5</sup>.

Cette influence de la tradition orale dans l'œuvre de Garneau et particulièrement dans les *Nouvelles* se vérifie de plusieurs façons. D'ailleurs Garneau lui-même s'en explique dans son *Journal* et ses *Lettres à ses amis*. En plus l'analyse approfondie de ses *Nouvelles* révèle bien ses qualités d'observation ethnographique. Que l'on s'attache à la terminologie, aux personnages, aux thématiques ou à la structure narrative, on se rend compte de la maîtrise atteinte par Garneau dans la transposition de l'oral à l'écrit.

Saint-Denys Garneau s'est mis à l'écoute attentive des récits oraux afin d'améliorer et d'enrichir sa technique du récit simple et bref qu'il admirait tant chez Daudet, Ramuz et Katherine Mansfield. La concision et le naturel des deux premiers l'aidaient à suivre l'idéal de la troisième : rendre l'unité de l'art et de la vie, « saisir la mystérieuse concordance entre la nature et l'imagination »<sup>6</sup>. Garneau n'hésitait pas d'ailleurs à comparer l'art d'un conteur paysan à celui de Maupassant et de Daudet :

Il me raconte des histoires, des souvenirs ; je suis de plus en plus émerveillé par le don de la narration de ce bonhomme. Peu d'écrivains en possèdent un aussi fin. Parfois il égale Daudet et Maupassant. C'est d'un ramassé,

4. *Ibid.*, *Journal*, 22 février 1929, p. 598.

5. *Ibid.*, *Dans le tramway*, pp. 634-6 ; *Voici une histoire*, pp. 648-54 ; *Conte canadien*, pp. 631-634 ; *Terreur*, pp. 636-38.

6. R. BOURNEUF, *id.* pp. 50-54 ; 104-105 ; *Lettres à ses amis*, Montréal, Éditions HMH, p. 79. (Collection « Constantes », vol. 8).

d'une vérité vivante, avec cette pointe moqueuse du moraliste français ; il m'a raconté la frousse qu'il a eue d'un ours dans sa jeunesse. J'aurais aimé que cela soit pris mot à mot. C'était merveilleux de raccourci, de caractéristique, avec ce naturel et cette absence de tout apprêt que les livres donnent si rarement. Il n'y avait un mot ni à ajouter, ni à retrancher : c'était cela taillé en pleine vie<sup>7</sup>.

Son intérêt pour les paysans et pour le folklore étant sans nul doute renforcé par le courant nationaliste de l'époque, par les soirées « du bon vieux temps » organisées par Conrad Gauthier et par la grande vague d'enquêtes folkloriques inaugurée par Marius Barbeau. Ces phrases qu'écrivit Garneau dans son *Journal* s'harmonisent parfaitement avec le ton des études folkloriques de l'époque :

Pour ceux qui depuis longtemps connaissent cette paroisse, cela se relie quelque peu ; et partout ils rencontrent des souvenirs charmants de ce que fut la vieille campagne canadienne-française de Sainte-Catherine qui disparaît peu à peu avec les derniers bons vieux qui meurent, et qui est remplacé en même temps par le terrible « Progrès ». [...] Tous ces vieux sont passés ; il reste encore d'autres vieux, bien vieux, qui passeront aussi comme tout passe, et il n'y aura plus du bon vieux temps canadien que quelques vieilles maisons, quelques vieux moulins pleins de souvenirs, mais muets pour ceux qui viendront plus tard<sup>8</sup>.

La nostalgie du bon vieux temps de même que le sentiment d'une tâche urgente à accomplir — celle de sauver les dernières traces d'un héritage — qui présidaient aux cueillettes folkloriques étaient cependant dénués de lyrisme et d'approbation mièvre chez Garneau qui observait, essayait de comprendre, commentait à travers le crible de sa conscience et de son esprit. Son observation ethnographique l'entraînait toujours plus loin ; elle s'associait à un art de l'écriture dans une quête de la perfection. C'est dans cette perspective que nous pouvons comprendre la description de la soirée d'Halloween :

Ce soir je suis un fou qui m'amuse à regarder d'autres fous. Je me promène ou plutôt je me laisse entraîner sur la rue par la foule. Ce sont des jeunes filles et des jeunes gens, certains costumés (car c'est soir de mascarade), certains non costumés, tous bien fous, et peut-être moins fous que sots. On se bouscule, on rit bêtement à propos de rien ou de farces bêtes. On s'arrête devant les vitrines enrubannées des cabarets. On entre, on mange, avec bien peu d'appétit, pour recommencer au prochain café. Mais oui ! quoi d'étonnant ? Rien d'autre à faire : c'est aussi bien de manger un peu. On se tient par le bras, on se tire, on se pousse ; c'est gentil comme tout. Quelle atmosphère brutale : rien que de la sottise ; pas d'intelligence, pas

7. Lettre à Jean Le Moyne, 3 mars 1934, *Lettres à ses amis*, p. 114.

8. J. BRAULT et B. LACROIX, éd., *op. cit.*, *Journal*, 7 mars 1929, pp. 609-610.

de sincérité, pas de sentiment, pas d'esprit, pas d'âme, pas de poésie ! Rien, rien ! Quelles têtes vides" !

Saint-Denys Garneau est écrivain et non folkloriste, et, il est plus humaniste que nationaliste<sup>10</sup>. En tant que créateur et humaniste, il porte beaucoup d'intérêt aux récits et aux coutumes d'un peuple. Toutefois, il n'élève pas un chant toujours élogieux envers cette culture même si la nostalgie du bon vieux temps revient comme un leitmotiv ; plutôt par la poésie et par l'humour, il associe les réalités contemporaines et les traditions passées sans les fusionner. Cette association se vérifie particulièrement en confrontant quelques pages du *Journal* aux derniers jours du mois de février et du début de mars 1929 et le *Conte canadien*.

Ce *Conte canadien* est élaboré à partir de segments du *Journal* que l'auteur a sélectionnés, réorganisés et réinterprétés. La partie centrale de ce texte raconte une légende de grange hantée, mais en fait *Conte canadien* s'impose comme un récit descriptif et présente le portrait du type « bon vieux canadien ». Garneau suit une tradition culturelle déjà établie par Honoré Beaugrand, Louis Fréchette et d'autres littérateurs qui transposaient dans une forme littéraire des légendes du terroir et les nommaient « contes »<sup>12</sup>.

Le conte et la légende sont des récits, c'est-à-dire qu'ils racontent un événement. Or, et la prédominance des énoncés d'états sur les énoncés du faire le confirme — le *Conte canadien* décrit plus qu'il ne raconte. L'hésitation entre différents genres s'inscrit dans la structure même du texte. L'auteur Saint-Denys Garneau (narrateur extradiegétique) communique un récit qu'il intitule *Conte canadien* à un ou des lecteurs éventuels (narrataire extradiegétique). Ce récit présente la description d'un bon vieux Canadien. À l'intérieur du texte prend place un narrateur figuré par le « je » (narrateur intradiégétique) qui communique à un narrataire intradiégétique le récit des conversations entre lui et son conducteur lors d'un trajet en voiture. Dans la relation de ces conversations, le narrateur intradiégétique raconte que Moïse lui raconte un événement survenu à propos d'une

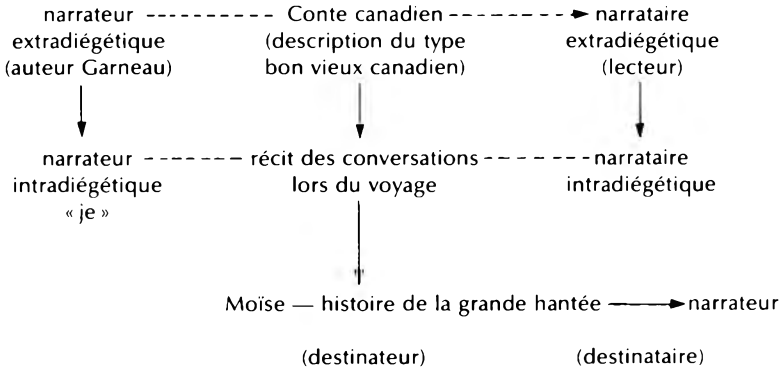
9. *Id.*, *Journal*, Jeudi, 31 octobre 1929 : Halloween. Écrit sur le bord d'une table, dans un cabaret, p. 615.

10. *Id.*, « Notes sur le nationalisme », *Journal*, pp. 550-554.

11. *Id.*, *Journal*, pp. 596-616 ; *Conte canadien*, pp. 631-634.

12. LUC LACOURCIÈRE, « Contes et légendes », dans *Le Congrès de la refrancisation*, Québec, les Éditions Ferland, 1959, vol. 6, p. [25]-26.

grange hantée<sup>13</sup>. Ces différents niveaux du texte peuvent être représentés ainsi :



La parole de Moïse, une parole à saveur vieille et vraie était mise en valeur dès les premières phrases et annoncée à plusieurs reprises : « qui savait un tas d'histoires », « il disait fièrement », « tout en racontant des histoires ». Tout culmine et aboutit au cérémonial du conteur et de sa performance : « Il laissa les <cordeaux> glisser un peu et le cheval se mit au pas. Le vieux alluma sa pipe en bavant. Et je me disais : « Voici une histoire ». Elle s'en venait en effet. Quand il eut fini d'allumer sa pipe, il me dit . . . »

Ce cérémonial qui suscite l'attente chez l'auditoire et qui crée une complicité entre le conteur et son public est plus caractéristique du conte que de la légende. Le rapport qu'entretient le narrateur avec le texte est différent selon qu'il s'agit d'un conte ou d'une légende. Le conte est un récit de fiction alors que la légende est en quelque sorte un récit d'histoire, elle possède une « prétention référentielle à la vérité »<sup>14</sup>. Dates, lieux, noms de personnes sont évoqués à l'établissement de la véridicité des faits relatés :

De plus, elle [la légende] ne vit que dans et par la croyance dont elle est le signe singulièrement efficace. Ici, l'acte de communication n'a pas pour fonction première de divertir mais de persuader. Le récit remplit une fonction rhétorique dans une situation de crise : à celui qui veut s'écarter des prescriptions du code, récit est fait du sort qui a frappé autrefois ceux

13. Roland BARTHES, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* 8, Paris, éd. Seuil, 1981 (1966), pp. 24-26, (Coll. Points) ; A.J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 177 ; Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris, éd. Seuil, 1972, pp. 227, 265-267, (Collection « Poétique »).

14. Paul RICOEUR, « L'histoire comme récit » et « Le récit de fiction », dans *La Narrativité*, Paris, CNRS, 1980, pp. 5-48.

qui avaient osé dévier. Si la transgression entraîne une punition, la soumission est récompensée<sup>15</sup>.

Moïse raconte la transgression d'un jeune faraud et sa réintégration dans le groupe. Le narrateur écoute une « histoire ». Saint-Denys Garneau choisit un fait de croyance, un récit de grange hantée et il en fait le noyau de son *Conte canadien*. Tout le « Conte . . . » pivote autour de cette ambivalence que l'auteur a soin d'entretenir du début à la fin de son texte. Un malentendu s'instaure entre le conducteur qui a conscience de renseigner son passager sur un événement passé et le passager-narrateur qui la reçoit comme un conte d'autrefois. « Moïse racontant-une-histoire-de-revenant » devient le point crucial de la description du type « bon vieux canadien ».

En suivant la transformation de la matière brute des récits oraux et des observations ethnographiques — matière plus ou moins brute étant donné le travail de sélection et d'écriture inhérent à la rédaction d'un *Journal* — à la matière proprement littéraire du *Conte canadien*, nous découvrons à travers le réinvestissement sémantique et symbolique des éléments et leur restructuration l'intention créatrice de l'écrivain dissimulée sous une présentation apparemment ingénue et nostalgique des récits populaires. Une première comparaison du *Journal* et du *Conte canadien* permettra de voir quels éléments ont été retenus, lesquels ont été écartés lors du passage du *Journal* au *Conte canadien* et d'observer leurs glissements thématiques. Pour cette opération je suis les pages du *Journal*, car le *Conte . . .* en reprend les données, souvent dans le même ordre, modifiant ici et supprimant là. Ensuite, une analyse sémiotique du *Conte canadien* démontre la réorganisation et la restructuration narrative et discursive et met en lumière le projet central du récit<sup>16</sup>.

## I. Sélection des éléments et leurs glissements thématiques.

— Le 22 février 1929, de Saint-Denys Garneau écrit dans son *Journal* :

« Je commence aujourd'hui à écrire les « mémoires » qui doivent introduire ce journal et qui en seront la matière pour quelques jours. C'est, je l'ai déjà dit, comme une « Histoire de ma vie jusqu'ici » esquissée à grands traits,

15. Jean DU BERGER, « La littérature orale », *Études françaises*, 13/3-4, octobre 1977, p. 229.

16. L'analyse sémiotique est conduite à l'aide du Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes. Introduction — Théorie — Pratique*, Presses Universitaires de Lyon, 1979, 208 p. et Nicole EVERAERT-DESMEDT, *Sémiotique du récit ; méthode et applications ; texte littéraire — livre pour enfant — bande dessinée — publicité — espace*. Louvain-La-Neuve, Cabay, 1981, 243 p. (Question de Communication 2).

pour constituer un fond, un point de départ à mon évolution, pour expliquer un peu mes habitudes et mon caractère, et pour mettre en vue la base d'où l'édifice (j'en suis un bien petit, mais qui a la faculté de penser) d'où l'édifice, dis-je, monte<sup>17</sup> ». Il décrit son village de Sainte-Catherine, la modernisation qu'il subit et il note : « Malgré cette malheureuse tendance à « s'embourgeoiser », il y a encore de vieilles maisons et bonnes vieilles gens qui ont un cachet qui sent le vieux, le bon vieux temps, les vieilles coutumes et les vieilles mœurs. »

— Dans le *Conte canadien*, le narrateur se rend en voiture à la maison familiale située aux confins de la paroisse de Sainte-Catherine. Il s'informe des demeures et des gens auprès de Moïse, le vieux conducteur qui est au service de la famille du narrateur depuis quelques générations. En renseignant son passager au sujet d'une grange démolie, Moïse raconte un événement passé concernant des revenants et un jeune faraud qui ne croyait plus aux revenants depuis qu'il était allé dans le grand « Morrial » (Montréal). À la fin du récit de Moïse, les voyageurs sont arrivés à destination et ils se séparent.

— Le thème du bon vieux temps est récurrent à travers les pages du *Journal*. « Moïse sauvé des sots est bien resté, lui, un vieux paysan canadien, sans manière de bourgeois. » Cette critique contre l'embourgeoisement s'estompe dans le conte en faveur de l'élément pittoresque et campagnard du personnage : « C'était un de ces vieux, bien canadiens, encore superstitieux et qui savait un tas d'histoires dont plusieurs étaient fort jolies. » Ce glissement oriente le ton du récit. En effet « Un vieux paysan canadien, sans manière de bourgeois » aurait pu être l'occasion d'une peinture ou d'une satire de mœurs alors qu'« un de ces vieux bien canadiens, encore superstitieux et qui savait »... présente Moïse comme un conteur et suggère qu'il contera un récit légendaire. Aussi la dénomination « superstitieux » marque un écart entre le narrateur et le personnage Moïse.

— Le portrait physique de Moïse relaté dans le *Journal* est repris avec de légers remaniements sur le plan littéraire dans le *Conte*.

— L'explication de la relation de Moïse avec la famille du narrateur est, dans le *Conte*... prise en charge par Moïse lui-même afin d'accentuer la fierté de Moïse : il disait fièrement : « J'ai promené quatre générations de votre famille. » Ce qui est tout de même une atténuation de l'expression « orgueil naïf » que Garneau utilisait dans le *Journal*.

— La description du cheval de Moïse, dans le *Conte*..., devient en quelque sorte un renforcement métaphorique du portrait du paysan : « C'était un bon cheval, déjà pas trop jeune, lui non plus, mais qui tirait bon... Il était, pourrait-on dire de tous les métiers. »

17. J. BRAULT et B. LACROIX, *op. cit.*, p. 598.



Garneau disait de Moïse dans le *Journal* : « nous l’employons chez nous pour toutes sortes de besognes. »

— Le choix du récit raconté par Moïse est différent dans le *Journal* et dans le *Conte...* : le récit de la grange hantée a supplanté l’histoire du jeune homme qui ne se souvenait plus du nom du râteau. Garneau semble avoir transcrit sur le vif ce conte à rire qui circule dans notre tradition orale et qui figure dans le catalogue international des contes d’Arne-Thompson sous le type 1628 : Le fils instruit oublie sa langue maternelle<sup>18</sup>. Voici cette histoire qu’il a recueillie du vieux Moïse :

Vous savez qu’il vivait, une fois, un fils paysan, qu’était trop fin pour rester au village et qu’était allé chercher l’aventure dans les grandes villes. Un beau jour, y revint chez son père — ça faisait un foutu bout de temps qu’y était parti — y était ben grayé, toute en neu’ et y’s croyait ben joli épi ben fin. Y faisait son faraud et en passant près d’un râteau, y dit à son père :

— Hé ! poupa ! voulez-vous ben me dire comment qu’on appelle ça.

Son père y a répoind : « Charche ».

— C’est ben sâcrant !

Toujours ben, vous saurez qu’en revenant, y r’gardait pas à ses pieds, y s’accroche su l’râteau, si ben qu’y a failli timber. Sous vot’ respect, y vous lâche un sacre !

— Maudit râteau ! Alors son père se retourne et y y dit en éclatant de rire :

— Tu sais ben comment ça s’nomme asteur<sup>19</sup> !

Dans certaines versions orales, le fils était parti pour apprendre l’anglais et de retour dans son humble village il feignait de ne plus se souvenir de sa langue maternelle. Ce conte à rire tance le comportement du jeune homme qui se pense supérieur aux siens et qui renie ses origines en feignant d’oublier le langage de ses pères. De cette histoire dont, selon Saint-Denys Garneau, « le vieux La Fontaine eût pu faire une de ces belles fables à cause de la fine conclusion », le poète privilégie un trait en somme mineur, le juron, et il amorce, dans une conclusion qu’il surajoute au récit oral, l’exploitation littéraire éventuelle qu’il pourrait réaliser : « Hé oui ! on ne se souvient des noms des êtres et des choses que pour en dire du mal et les maudire<sup>20</sup>. »

Garneau a préféré à cette histoire le récit de la grange hantée pour l’élaboration de son *Conte canadien*. Cependant un lien étroit préside au choix du conte-substitut : à travers le récit de la grange hantée s’impose le thème du jeune homme faraud et instruit qui,

18. Antti AARNE et Stith THOMPSON. *The Types of the Folktale. A Classification and Bibliography*, Second Revision. Helsinki, Suomalainen Tiedekatemia, 1961, FFC 184, 588 p.

19. J. BRAULT et B. LACROIX, *op. cit.*, *Journal*, 24 février 1929, p. 605-606.

20. *Ibid.*

ayant passé deux ans dans la grande ville se vante de ne plus partager les croyances des gens simples de son village. Il tente alors de passer une nuit dans la grange hantée. Il sort terrorisé de son expérience et devient la risée du village.

Dans le *Journal* suivent d'autres anecdotes sur Moïse, par exemple sa manière particulièrement rusée d'esquiver le paiement de ses dettes et qui rappelle le conte-type 1585 « La vache vendue trois fois »<sup>21</sup>. En effet, tout comme le héros du conte, Moïse promet la même vache à trois débiteurs différents.

Garneau brosse ensuite le portrait de trois autres personnages pittoresques. Celui du bonhomme Gonge « l'ancien meunier qui se rasait tant bien que mal avec un vieux couteau de cuisine devant un morceau de miroir piqué dans le bois du cadre de la porte. Il se rasait tous les cinq jours et seulement un côté de la figure chaque fois. » Et encore le vieux Juneau « qui s'était, un jour, brûlé les « socisses » selon le mot d'un paysan, en allumant son poêle avec du pétrole. C'est lui, qui, la nuit que son magasin et sa maison flambaient en éclairant presque comme en plein jour le village entier, c'est lui, dis-je, qui se promenait en chaussettes, un manteau enfilé par dessus son pyjama, sur la neige, armé d'une lanterne parmi la clarté de l'incendie. » Le troisième portrait décrit « la vieille Greffard, grosse et forte, avec son vieux chétif qui allait toujours coiffé d'une sorte de caluron à mourir de rire posé sur le derrière de la tête. Et la vieille disait : « Y a quet'chose aux poumons, y s' pomme. Et j' sais ben pas si j' vas l' hivarner. » De tous ces vieux [qui] sont passés », Garneau ne retient que le portrait de Juneau pour son *Conte canadien* et il n'en conserve qu'un trait : « on était toute revenus veiller chez l'bonhomme Juneau, vous savez ben, m'sieur, celui qui s'était brûlé les « soucisses » dans enne explosion qu'y avait eu en mettant de l'huile de charbon dans son poêle. » Ainsi, le « mot d'un paysan » noté dans le « Journal » sort maintenant de la bouche de Moïse et donne lieu à un travail sur le parler populaire dans lequel Garneau s'efforce de rendre la syntaxe, le vocabulaire et la prononciation. Parmi ces trois portraits anecdotiques, Garneau préfère exploiter le personnage Juneau, par le comique des mots et aussi par le retournement de situation qu'il permet : celui de qui on rit malgré qu'on le plaint, c'est de chez lui que sortent les rieurs qui ridiculisent le jeune faraud.

L'entrée en scène, dans le *Conte canadien* de Ti-Chou « ben matte », « ben agile » et qui « a vu des fifollets » n'a pas, à première vue, son équivalent dans le *Journal*. Pourtant, si on regarde de plus près, on se rend compte qu'il est non seulement l'antonymie du

21. A. AARNI et S. THOMPSON, *op. cit.*

jeune faraud, mais aussi son complément obligé et que les deux personnages représentent chacun un aspect du jeune auteur Saint-Denys Garneau, jeune instruit dans la grande ville et qui revient périodiquement dans le village de ses ancêtres. Moïse a raconté à Saint-Denys Garneau l'histoire du jeune qui avait oublié le nom du râteau. La fonction de ce conte à rire dans la société traditionnelle a toujours quelque chose à voir avec la sanction sociale. Un membre du groupe, assez âgé, raconte cette histoire à un ou des jeunes pour réprimander ou prévenir une conduite trop hardie. Hors de ce contexte, le récit perd son impact car le rire qu'il provoque est nécessairement fonctionnel. C'est sans doute aussi Moïse qui a raconté l'histoire de la grange hantée à Saint-Denys Garneau. Le rapport entre le conteur et son jeune auditeur demeure le même et Garneau pouvait ressembler quelque peu à ce « beau garçon qu'avait été en ville, dans le grand Morrial ». Il y a chez Garneau cet intérêt et cette volonté de compréhension des vieilles gens et des vieilles coutumes, mais il ne fait pas partie de ce monde, du moins le voit-il à l'image du jeune faraud qu'« y croyait pas aux revenants, qu'y disait. » Toute la construction du *Conte canadien* est fondée sur cette hésitation, et, cette hésitation constitue l'écart fondamental entre les pages du *Journal* et le *Conte canadien* ; elle permet aussi le passage entre le projet autobiographique et la nouvelle tout en intégrant de manière subtile le projet autobiographique au cœur de la nouvelle.

Il est extrêmement intéressant de voir comment Saint-Denys Garneau se définit par rapport à ses personnages. Il introduit Moïse comme « un de ces vieux, bien canadiens, encore superstitieux... ». Cet « encore » marque une première forme de distance entre le narrateur (dans lequel on reconnaît Saint-Denys Garneau) et le vieux conducteur. De ce point de vue Garneau ressemblerait au jeune faraud — surtout si on rapproche le « encore » de sa description de l'Halloween. Il ne s'identifie pas à ces gens-là même s'il les a suivis, de loin, un soir de désœuvrement.

Des personnages et scènes de son *Journal*, Garneau n'en retient qu'une partie dans ses contes et nouvelles, mais il accentue les rôles des personnages et approfondit la situation. Ce n'est plus l'observateur qui transcrit, c'est l'écrivain qui compose. La description cède un peu le pas à la mise en situation ; elle ne débouche pas toutefois sur un récit narratif.

Par les éléments et les thèmes retenus ou écartés, nous voyons déjà une part du travail de réécriture et de création effectué par Saint-Denys Garneau. L'analyse sémiotique du récit dévoilera la réorganisation des éléments et permettra d'évaluer mieux encore ce passage de l'oral à l'écrit, et, d'un genre littéraire à un autre. Je cite

intégralement *Conte canadien* afin que le lecteur suive plus aisément l'analyse.

#### CONTE CANADIEN

— Et qui est-ce qui demeure ici ? dis-je en désignant une maison.

— Ici, c'est enne dame Langlais. Mais vous saurez, monsieur, qu'a est anglais rien qu' de nom : en effette, a pas p'en toûte parler l'anglais.

J'étais en voiture et nous trottions sur la route sablonneuse du cinquième rang de la paroisse de Sainte-Catherine, par un chaud après-midi d'août. Mon conducteur était un vieil habitant qui avait été au service de notre famille depuis le temps où mon arrière-grand-père était seigneur de la contrée. Il n'était pas jeune, le bonhomme. Il avait soixante-huit ans ; mais il ne les paraissait pas. C'était un des ces *vieux, bien canadiens*, encore superstitieux et qui savait un tas d'histoires dont plusieurs étaient fort jolies. Il était sec, de taille moyenne, la figure osseuse, avec des yeux un peu creux mais fins et rieurs, qui brillaient sous des sourcils épais en broussaille ; il avait de grandes moustaches brunes et des cheveux bruns malgré son âge. Il disait fièrement : « J'ai promené quatre générations de votre famille. » Et c'était la même voiture qui avait promené tout ce monde-là ! C'est vous dire qu'elle n'était pas belle et pas solide non plus, la voiture de Moïse Robitaille, où je me trouvais assis à la même place que, jadis, le seigneur de Fossambault. On lui entendait parfois des craquements inquiétants. Mais ce n'était plus la même « jument érable » qui nous tirait, cette fameuse « Puce » qui avait éternellement dix-huit ans et qui était morte, il y a déjà longtemps, de vieillesse (à dix-huit ans !). C'était « Cocq » ou « Boy » ou... je ne sais plus ; toujours est-il qu'il avait une kyrielle de noms. C'était un bon cheval, déjà pas trop jeune, lui non plus, mais qui tirait bon. Il roulait le buggy, tirait la charrue, la faucheuse, la raclouse, traînait les arbres, en hiver ; il était, pourrait-on dire, de tous les métiers. Et, il nous tirait, cet après-midi là, sur le chemin de sable, un peu caillouteux par endroits, qui avait longé la jolie rivière Jacques-Cartier et qui montait maintenant un coteau où il y avait de place en place, des maisons de fermiers avec leurs bâtiments pour des bêtes, et autour, des champs de blé ou de légumes. Et le bonhomme me disait sur ma demande qui demeurait ici et à qui appartenait ce champ-là, tout en racontant des histoires sur celui-ci et disant que cet autre parent de « Chose » qui demeurait au village. En passant près d'un champ, j'y vis les fondements d'une maison dont il ne restait plus que la base de pierre et une partie de cave creusée dans la terre.

— Y a-t-il longtemps que ça a passé au feu ? dis-je indifféremment.

— Ça pas passé au feu p'en toûte, me répondit Moïse. C't' enne grange qu'on a démolie et on a ben faite itou. D'abord a sarvait pu à rgrien rapport qu'a était trop vieille. Épi, à port ça, a était antée ! Vous savez ben, c'que j'veux dire : y avait des r'venants qui y m'naient du vacarme, le soir. C'est vrai ça, qu'y a rien de plus véridique. Moi-même, j'y ai entendu du bruit, et chu toujou pàs peureux.

Il laissa les « cordeaux » glisser un peu et le cheval se mit au pas. Le vieux alluma sa pipe en bavant. Et je me disais : « Voici une histoire. » Elle s'en venait en effet. Quand il eut fini d'allumer sa pipe, il me dit :

— Y a dix ans qu'y ont démoli c'te cabane-là. Avant ça, a était antée comme j'ai dit. Et y avait pas un homme qui serait passé près tout seul, le soir. Quand on était en voiture, on donnait un coup de fouette au joual pour

passer ben vite. Quand qu'on était à pied on faisait enne grande écartée dans le champ de l'aut'bord, pou pàs passer près. Y avait ben des jeunesses qui voulaient faire les braves et qui passaient devant mais y prenaiet leu' jambes quand qu'y-s-entendaient des bruits de chaînes et qu'y voyaient des lumières rouges à travers les fentes. Y en a qu'ont vu enne forme blanche passer la tête à travers la grand'porte, en haut. Y avait un gas qui voulait faire le faraud et qui avait dit qu'y irait coucher, lui, tout seu dans a grange. Vous pensez si tout l'monde s'moquait d'lui et qu'on y racontait des histoires pou y donner la chair de poule. Mais y était ben trop fier pou dire qu'y irait pas. C'était un beau garçon qu'avait été en ville, dans le grand Morrial pendant deux ans et y croyait pas aux revenants, qu'y disait. Si ben qu'un soir, tout le monde avait été le voir entrer dans la grange et qu'on était toute revenus veiller chez l'bonhomme Juneau, vous savez ben, m'sieu, celui qui s'était toute brûlé les « soucisses » dans enne explosion qu'y avait eu en mettant de l'huile de charbon dans son poêle. Épi, les créatures parlaient ben du gas : y disaient qu'y était ben brave pou aller là tout seu. Épi, moué, j'm'en r'venais d'enne veillée cheu z'un d'mes frères, dans a maison blanche qu'on a passée, betô. Y était pas mal tard parce qu'on avait raconté ben des histoires, et qu'on avait bu d'la bonn' bière d'épinette : y était minuit et cinq ; quand tout d'in coup (y faisait un beau clair de lune) j'vois queuque chose de noir sortir en courant de la grange et continuer à l'épouvante su le ch'min, passer devant la maison où j'étais, qu'est pas mal loin de la grange, comme vous savez, et continuer toujours comme si y avait le diable à ses trousses. Ma jument était attelée (c'est ma jument « érable » qu'j'avais dans c'temps-là). J'saute dans ma voiture et j'fais partir la bête. Quand le gas a entendu du bruit qui s'approchait de lui par derrière, j'cré qu'y a failli timber de peur : y osait pas se r'tourner et y courait encore plus fort. Arrivé à côté de lui, je lui criai de pas avoir peur, que c'était moué et malgré sa nervosité y me r'connut. Je l'fis monter dans ma voiture. Y tremblait comme enne feuille de tremble, l'pauv'garçon. Je lui demandai comment c'était dans a grange. Y a pas voulu rien m'dire, mais j'savais ben qu'y avait vu des drôles de choses et que les r'venants avaient été y faire visite. Chez Juneau, on a ben crié après l'gas mais j'ai passé vite. Après ça on a ben ri d'lui, au village, et trois ans après, on a démoli a bâtisse. Pourtant les r'venants, par le temps qui court ne l'ont pas encore abandonnée et, l'aut' soir encore, « Ti Chou » mon fils que vous connaissez et qu'est ben s'matte, y a vu des « fifollets » qui rôdaient autour des vieilles pierres . . . Vous savez, « Ti-Chou » est ben agile ; y connaît ben les machines. Y a eu enne p'tite auto épi, y est si agile, qu'y défait toute le moteur, qu'y met ça dans un tas épi il l'arrange toute de renouveau !

Sans nous en douter, nous avons tourné la route du cinquième rang, nous avons traversé le village, le pont et nous nous trouvions au pied de l'allée qui montait au « manoir » qu'avait habité le seigneur Duchesnay et que mes parents habitaient maintenant. Nous le voyions au haut de la petite butte verte, le Manoir en pierre rose, entouré de grands arbres, de hauts pins foncés et sombres. Je dis à Moïse :

— Laissez-moi ici ; je monterai chez moi à pied. Venez me chercher demain à trois heures ; il faut que j'aïlle voir un ami au lac. Bonjour Monsieur. Merci.

Et il était parti, avait disparu de l'autre côté du petit pont, le vieux bonhomme, avec son vieux cheval et sa très vieille voiture.

## II Analyse sémiotique

### 1) Structure narrative

Une première observation du texte fait apparaître deux parties distinctes :

- La légende de la grange hantée. Le récit de la légende est inséré dans l'ensemble du texte.

- Le discours englobant ce récit où le narrateur se présente comme « je », en relation avec un autre personnage.

#### Le discours englobant

Le discours englobant met en scène principalement la relation entre le narrateur figuré par « je » et le personnage Moïse figuré par « mon conducteur », « il », « le bonhomme » et qui deviendra par la suite le conteur du récit de la grange hantée.

#### 1. Et qui est-ce qui . . . parler l'anglais.

Le récit s'ouvre sur un court dialogue sous forme de demande d'information et de réponse obtenue. La « dame Langlais » n'accède à aucun moment au statut d'acteur ; cette désignation ne s'inscrit pas dans la composante narrative du récit. Ce dialogue question-réponse constitue une figure discursive que nous étudierons plus loin. Remarquons pour l'instant qu'il figure les énoncés d'état qui seront exprimés plus explicitement dans le paragraphe suivant :

Moïse  $\wedge$  qualité « paysan »

Moïse  $\wedge$  qualité « bon vieux Canadien »

Narrateur  $\wedge$  qualité « noble »<sup>22</sup>

#### 2. J'étais en voiture . . . de votre famille.

La suite du discours englobant accentue le statut social du conducteur en lui conférant certaines caractéristiques de personnage authentique du bon vieux temps. Les traits moraux, les attitudes se mêlent au portrait physique du vieil habitant et renforcent l'énoncé d'état : Moïse  $\wedge$  qualité « vieux Canadien ». « Vieux » n'est pas relié seulement au temps chronologique du personnage, mais à un temps mythique où les gens étaient simples et avaient la verve riche des conteurs.

22.  $\wedge$  signifie *en conjonction avec*

$\vee$  signifie *en disjonction avec*

$\rightarrow$  signifie *transformation*

$\overline{\text{impl.}}$  signifie *implication*

$\bar{O}$  signifie *objet*

S signifie *sujet*

s signifie *situation*

### 3. Et c'était la même voiture . . . ou de légumes.

La description de la voiture permet d'insister une fois de plus sur l'âge et les traits vétustes du personnage, de le fixer dans un autre temps et de rappeler la relation entre le narrateur et le conducteur. Ces énoncés d'état « Moïse  $\wedge$  voiture » et « Moïse  $\wedge$  cheval » donnent aussi l'occasion d'exploiter les noms traditionnels des chevaux : « Cocq », « Boy », « Puce », « La jument érable ».

En somme, dans ce long préambule, toutes les descriptions convergent vers le rapport traditions-présent qui sera explicité à travers l'action majeure de Moïse : raconter. Il exécutera sa performance en racontant ce qui est arrivé à propos d'une grange hantée.

Le récit raconté par Moïse est l'élément central du portrait du bon vieux Canadien. De ce point de vue, il constitue une expansion figurative de l'énoncé d'état.

Moïse  $\wedge$  « bon vieux Canadien »  $\xrightarrow{\text{impl.}}$  Moïse  $\wedge$  « bon conteur ».  
Ceci est confirmé par la manière dont est repris le discours englobant après le récit de Moïse. Sans aucune réaction ni commentaire face à l'information reçue par le conducteur, le narrateur nous ramène à la description du voyage en voiture vers le village de Sainte-Catherine et rappelle ses origines nobles : « Sans nous en douter, nous avons traversé le village, le pont et nous nous trouvions au pied de l'allée qui montait au « manoir » qu'avait habité le seigneur Duchesnay et que mes parents habitaient maintenant. » Après un court dialogue qui consiste en un échange de civilités, le narrateur conclut son récit descriptif sur un mode impersonnel en condensant les énoncés d'états qu'il avait développés auparavant : « Et il était parti, avait disparu de l'autre côté du petit pont, le vieux bonhomme, avec son vieux cheval et sa très vieille voiture. »

### 2) *Le récit de la grange hantée*

Le portrait de Moïse tel que nous l'avons vu jusqu'à maintenant n'est pas proprement dit un récit au sens sémiotique du terme : « la représentation d'un événement<sup>23</sup> » ; il n'y a pas passage d'un état premier à un état second si ce n'est le lieu de départ et le lieu d'arrivée du trajet en voiture, mais ce voyage ne constitue pas un événement, il appartient au décor ; par contre, le discours de Moïse est un récit, il raconte un événement.

Dans cette transposition du discours de tradition orale mis dans la bouche de Moïse, Garneau se révèle un maître écrivain. Il ne raconte pas à la façon d'un ethnologue, il intègre différents genres folkloriques, mais il respecte les grands principes du discours de la tradition orale.

23. N. EVERAERT-DESMEDT, *op. cit.*, pp. 7-8.

Pour présenter la composante narrative de l'histoire de la grange hantée, j'enregistre les éléments narratifs au fur et à mesure de la lecture du texte et je montre comment ils s'intègrent dans l'organisation d'ensemble. Le récit est découpé en séquences, selon un certain nombre de segments correspondants aux différents moments de la structure narrative.

1. Ç'a pas passé au feu . . . pas peureux ( . . . ) Y a dix ans qu'on a démoli c'te cabane-là.

Le récit de Moïse commence en fait dans sa première réponse à son passager. Le récit ouvre sur un énoncé d'état grange  $\wedge$  démolition. Cet énoncé d'état est le résultat d'énoncés d'états antécédents (grange  $\wedge$  inutilité), grange  $\wedge$  vieillesse, grange  $\wedge$  revenants). Ces énoncés d'états sont évalués par l'informateur : « on a ben faite itou » et l'authenticité est établie par une valeur de témoignage : « C'est vrai ça, qu'y a rien de plus véridique. Moi-même j'y ai entendu du bruit ». En fait, nous avons la conclusion du récit et son appréciation avant même d'en connaître l'histoire.

2. Avant ça, a était antée . . . pou pas passer près.

Le conteur reprend son énoncé d'état qu'il développe par les actions et les attitudes du village vis-à-vis de la grange hantée. Il ne s'agit pas de transformations d'états, de performance, mais plutôt d'une expansion figurative de l'état grange hantée : les hommes ont peur, ils s'éloignent du lieu maudit qu'ils soient à cheval ou à pied. Ce segment du texte fait encore partie de l'énoncé d'état initial, qu'il précise au plan discursif : la grange hantée entraîne un comportement caractérisé par la peur et l'éloignement qu'elle provoque.

3. Y avait ben des jeunesses . . . à travers la grand'porte en haut ».

Cette troisième séquence qui introduit les jeunesses en opposition à la catégorie adulte du village prolonge l'expansion figurative de la grange hantée et donc appartient encore à l'énoncé d'état initial. Les jeunes veulent faire les braves, ils amorcent un programme narratif : passer malgré la grange hantée, nier l'existence des revenants, mais leur projet est annihilé dès sa virtualité par le « comportement » de la grange hantée : bruits de chaînes, lumières rouges à travers les fentes.

4. Y avait un gas qui voulait faire le faraud . . . y croyait pas aux revenants, qu'y disait.

De cette jeunesse turbulente et incrédule, un sujet virtuel se détache avec plus d'insistance. Ce segment marque le début véri-



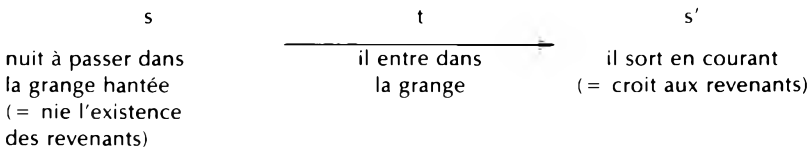
table de l'action narrative par la mise en scène du héros, ou plutôt de l'anti-héros car il est qualifié négativement : « qui voulait faire le faraud », « tout le monde se moquait de lui », « y était trop fier pour dire qu'y irait pas ». À ce moment du récit le sujet virtuel est en disjonction avec la croyance aux revenants et en conjonction avec un projet : dormir une nuit dans la grange hantée afin de prouver 1. son courage et gagner ainsi l'admiration du village, 2. l'inexistence des revenants. Le récit est à la phase « contrat » (dans les termes de Greimas) : les gens du village accorderont l'admiration au jeune homme faraud.

5. Si ben qu'un soir . . . pou aller là tout seu.

Le jeune homme faraud entreprend sa performance : il entre dans la grange sous les yeux de tous. Avant même d'accomplir entièrement sa performance, il obtient une évaluation positive : « les créatures parlaient ben du gas : y disaient qu'y était ben brave pou aller là tout seu. » À ce moment le texte décrit encore la situation initiale : nuit à passer dans la grange hantée.

6. Épi, moué, j'm'en r'venais d'enne veillée . . . et que les revenants avaient été y faire visite.

La transformation narrative se situe dans cette séquence : « Y était minuit et cinq ; quand tout d'in coup (y faisait un beau clair de lune) j'y vois queuque chose de noir sortir en courant de la grange et continuer à l'épouvante su le ch'min, passer devant la maison où j'étais, qu'est pas mal loin de la grange, comme vous savez, et continuer toujours comme si y avait le diable à ses trousses. »



La transformation n'entraîne aucun effet de surprise. La description oriente l'alternative des possibles narratifs vers la seule issue positive ; de plus, elle se fait sans progression, elle n'est que retardée par la description de soirées traditionnelles qui isole davantage le jeune faraud, le marginalise dans son intrépidité et prépare ainsi le dénouement final.

7. Chez Juneau . . . On a ben ri d'lui, au village.

La performance a échoué ; donc la sanction est négative et le jeune faraud subit les moqueries des gens du village. En même

temps, les croyances anciennes triomphent et le jeune homme se range au groupe adulte qui croit aux revenants par expérience et par sentiment d'appartenance au groupe. La peur du jeune homme et les moqueries dont il est victime agissent donc en fait comme moyen de réintégration dans le groupe de celui qui s'était marginalisé par sa vantardise et par l'influence que la grande ville avait exercée sur lui. La sanction vient évaluer négativement l'échec du jeune homme de même que, paradoxalement, elle a un effet salutaire pour la cohésion du groupe.

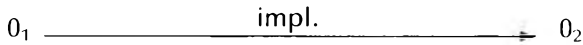
Reprenons ces derniers éléments :

Le jeune homme faraud est le *sujet* du récit. Poussé par un besoin de succès (manque initial), il va agir pour se gagner l'admiration des gens du village.

On peut distinguer l'*objet principal* de sa quête : l'admiration (01) et un objet intermédiaire qu'on appellera l'*objet d'usage* : nuit passée dans la grange hantée (02).

La conjonction du sujet avec 0<sub>2</sub> devrait lui permettre d'acquérir ensuite 0<sub>1</sub>.

Les deux objets sont liés l'un à l'autre par une relation d'implication :



La quête du jeune homme faraud échoue : le sujet se retrouve dans un état disjonctif par rapport à 0<sub>2</sub> (il n'a pas passé la nuit dans la grange) et donc également par rapport à 0<sub>1</sub> (il ne jouit pas de l'admiration).

Nous avons distingué l'objet principal 0<sub>1</sub> : l'admiration et l'objet d'usage 0<sub>2</sub> : nuit passée dans la grange hantée.

0<sub>1</sub> entre dans une relation où les gens du village sont les destinataires et le jeune homme faraud le destinataire :

destinateur (gens du village)	$\xrightarrow{\quad 0_1 \quad}$ (admiration)	$\rightarrow$ destinataire (jeune homme faraud)
----------------------------------	---	---

tandis que 0<sub>2</sub> est donné aux gens du village par le jeune homme faraud

destinateur (jeune homme faraud)	$\xrightarrow{\quad 0_2 \quad}$ (nuit passée dans la grange hantée)	$\rightarrow$ destinataire (gens du village)
-------------------------------------	---	--

Il s'agit d'un *échange d'objets* entre le jeune homme faraud et les gens du village. L'objet 0<sub>1</sub> (l'admiration) serait donné au jeune homme faraud en échange de 0<sub>2</sub> (représentation de l'exploit « nuit passée dans la grande hantée »). Mais le jeune homme faraud échoue dans sa quête de 0<sub>2</sub>, il n'a donc aucun objet à offrir en contrepartie de 0<sub>1</sub> et l'échange ne peut avoir lieu.

8. Trois ans après on a démolé la bâtisse... autour des vieilles pierres.

Après avoir rétabli l'unité du groupe social (l'union des adultes et des jeunes) le récit de Moïse confirme la réalité des revenants et la transmission des croyances traditionnelles. Une action est entreprise pour vaincre les revenants, mais cette action échoue et l'existence des revenants est confirmée avec plus de force encore. Cette séquence constitue en elle-même un épisode. L'aventure du jeune homme fauteur constitue en quelque sorte la manipulation, le contrat, qui décide les gens du village, dans une volonté commune, d'abattre la cabane et d'en finir avec les revenants. La compétence est implicite. Ils passent à la performance et « trois ans après on a démolé la bâtisse ». La sanction révèle l'inutilité de leurs efforts: « les revenants, par le temps qui court ne l'ont pas abandonnée ».

9. Vous savez, Ti-Chou est ben agile... il l'arrange toute de renouveau.

Le récit de Moïse se termine sur un énoncé d'état: Ti-Chou  $\wedge$  agilité. Cette dernière séquence peut paraître à première vue du verbiage, du coq-à-l'âne de la part de Moïse qui vante sa progéniture. Plutôt elle constitue la clôture du récit de Moïse et permet l'achèvement de son sens.

Le récit débutait par le témoignage du père (« Moi-même, j'y ai entendu du bruit et chu toujou pas peureux. ») et se termine sur le témoignage du fils (« Ti-Chou mon fils [...] qu'est ben s'matte, y a vu des « fifollets » qui rôdaient autour des vieilles pierres... »). La cohésion du groupe, la transmission de ses valeurs et de ses croyances étaient menacées par « des jeunes qui voulaient faire les braves » et particulièrement par « un gas qui voulait faire le fauteur »; cette cohésion et cette transmission sont maintenant pleinement assumées par un jeune « ben s'matte » et « ben agile » qui s'ouvre à l'évolution de la vie moderne tout en conservant les traditions du passé. Le récit ne suggère-t-il pas ainsi un lien étroit entre le maintien des traditions et la cohésion du petit groupe villageois tout en assurant une évolution de la communauté par une acceptation enthousiaste des techniques modernes (Ti-Chou est ben agile; y connaît ben les machines. »)?

L'analyse de la structure narrative nous a permis de démontrer la progression des actions, l'organisation des différents moments du récit et la subordination de l'action narrative proprement dite à la description. Afin de rendre compte entièrement de l'organisation du sens dans le récit, un examen des formes discursives, des rôles thématiques et du parcours figuratif de chaque personnage permet-

tra de voir de quelle manière s'organise la succession d'informations et d'effets de sens qui courent dans le texte.

### 1. Le rôle thématique du narrateur

Le narrateur est manifesté comme celui qui observe, qui demande et rend compte de tout; tel un chroniqueur soucieux il veut rendre l'authenticité, l'accent même de la parole de son interlocuteur. Son objectivité est figurée par l'écart des générations et surtout par l'écart des classes sociales entre lui et son interlocuteur. S'impose en effet l'image d'un narrateur instruit, cultivé, qui parle bien.

### 2. Moïse: le rôle thématique du bon vieux Canadien

Moïse est un personnage à la fois dans le discours englobant et à l'intérieur de son propre récit de la grange hantée. Aux deux niveaux, il assume le rôle du bon vieux Canadien et réalise l'unité entre les deux parties du texte.

La première forme discursive qu'enregistre le texte est l'expression langagière de Moïse, la représentation de son parler populaire. Le dialogue introductif manifeste la relation qui existe entre le narrateur et Moïse. Tout de suite apparaît une différence de statut social entre les deux personnages grâce à la conjonction des rôles et du langage utilisé: celui qui interroge le fait dans une langue châtiée (Et qui est-ce qui demeure ici? dis-je en désignant une maison. ») et celui qui renseigne s'exécute dans un parler populaire (Ici, c'est enne dame Langlais. Mais vous saurez, monsieur, qu'a est anglais rien qu'de nom: en effette, a pas p'en toute parler l'anglais. ») Puis, les figures « vieil habitant », « un de ces vieux, bien canadiens, encore superstitieux et qui savait un tas d'histoires » sont actualisées et corroborées dans la participation de Moïse aux soirées d'antan: « [il revenait] d'une veillée chez un de mes frères », « avait raconté des histoires », « avait bu de la bonne bière d'épinette ».

En fait, nous pouvons dire que tout le récit de la grange hantée raconté par Moïse développe la description du bon vieux Canadien.

### 3. Le rôle thématique du jeune faraud

Dans le récit de la grange hantée, le rôle du sujet se trouve investi sémantiquement par les figures d'un « gas qui voulait faire le faraud », « qui était trop fier », « un beau garçon qui avait été en ville », « qui croyait pas aux revenants », « ben brave », queuque chose de noir », « le gas », « l'pauvre garçon », « l'gas », « lui ». Il est intéressant de remarquer la progression figurative de ce personnage. Le jeune garçon, d'abord surdéterminé par des subordonnées relatives qui expriment sa vantardise, sa fierté, son instruction, son intrépi-

dité, devient caractérisé d'une manière laconique qui le chosifie (« queue chose de noir ») et le déprécie avec une certaine pitié (« l'pauvre garçon »), permettant ainsi au groupe de le récupérer comme un membre ordinaire parmi d'autres, anonyme dans la communauté (« l'gas », « lui »).

#### 4. Le rôle thématique des gens du village

Les gens du village sont représentés généralement par « on », « tout le monde » et une certaine catégorie par « les créatures ». Ils sont caractérisés par des comportements collectifs tels :

- a) la peur: « Pas un homme qui serait passé près tout seul, le soir; quand on était en voiture, on donnait un coup de fouette au joual pour passer ben vite. Quand qu'on était à pied on faisait enne grande écartée dans le champ de l'aut'bord, pou pas passer près. »
- b) la sanction collective contre les transgresseurs: « on se moquait de lui », « racontait des histoires pour lui donner la chair de poule », « parler de », « crier après le gas », « ri de lui ».
- c) les décisions communautaires: « y ont démoli c'te cabane-là »; « trois ans après on a démoli la bâtisse. »

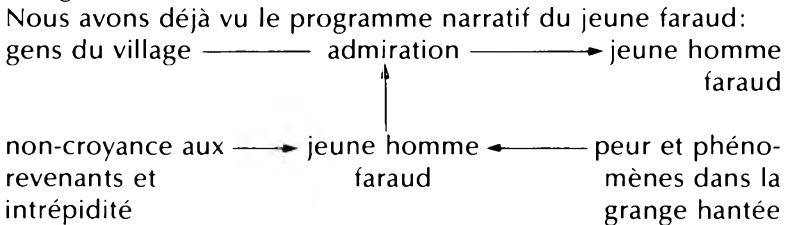
#### 5. Le rôle thématique des jeunesses

En opposition au « on » collectif de l'ensemble des gens du village, pleinement intégrés à la vie communautaire, le groupe d'âge des jeunes est figuré par « des jeunesses », « ils », « y en a qui », « y avait un gas qui » et ils sont manifestés par des comportements contradictoires: « voulaient faire les braves », passaient devant », « prenaient leu' jambes quand ils entendaient des bruits de chaînes », « voyaient des lumières rouges à travers les fentes », « ont vu une forme blanche passer la tête à travers la grand' porte en haut. »

Par leur vantardise les jeunes s'écartent des gens du village, mais ils sont réintégrés à la communauté villageoise grâce à la peur. Il ressort du texte que la grange est détruite d'un commun accord, autant de la part des jeunes que de celle des vieux. Moïse commence son récit par « Y a dix ans qu'y ont démoli c'te cabane-là. » C'est l'unique fois que Moïse parle des gens du village en employant le pronom de la troisième personne du pluriel « ils » (y); il utilise de préférence le « on » collectif et anonyme — avec le sens du « nous » que l'on prête habituellement à « on » dans le parler québécois. « Ils » indique les jeunesses, ces autres qui ne possèdent pas tout à fait le même statut que les individus adultes du groupe. Cependant ils sont domptés par la peur et finissent par intégrer pleinement le

groupe. Ainsi, à la suite de l'expérience malheureuse du gars faraud, « trois ans après on a démoli la bâtisse. » Ce « on » n'exclut plus les jeunes qui reconnaissent dorénavant la réalité des revenants et la véracité des paroles des anciens.

À partir des composantes narrative et discursive que nous avons dégagées, il devient possible, à l'aide du modèle actantiel et du carré sémiotique, d'établir la paire d'opposition fondamentale autour de laquelle gravite tout le récit.



contrat : les gens du village accorderont leur admiration au jeune en échange de la représentation d'un exploit

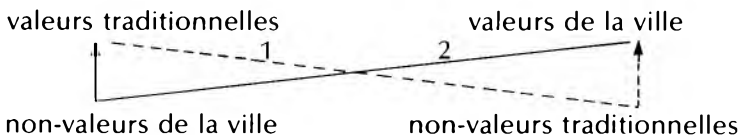
compétence : non-croyance aux revenants, bravoure

performance: passer une nuit dans la grange hantée (échec)

sanction : moqueries subies

Pour leur part, les gens du village ne suivent pas un programme narratif clair; non plus, ils n'agissent pas réellement en tant qu'opposants du jeune homme faraud; seulement, ils sont en accord avec le système de croyances transmis par la tradition et qui assure la cohésion du groupe.

La structure profonde du récit peut être figurée par le carré sémiotique suivant:



### 1. a. valeurs traditionnelles

Les valeurs traditionnelles sont reconnues pour vraies et modèlent les réactions des gens; il semble d'ailleurs que les phénomènes leur donnent raison.

### b. non-valeurs traditionnelles

Cependant des « jeunessees » ne reconnaissent pas l'autorité des anciens et le bien-fondé des croyances traditionnelles (y croyait pas aux revenants, qu'y disait).

c. valeurs de la ville

Ils adhèrent plutôt aux valeurs de la ville: valeurs plus individualistes — dans la quête de la gloire personnelle — et positivistes — dans la vérification « scientifique » des phénomènes — qui excluent nécessairement la croyance aux revenants.

2. a. valeurs de la ville

Un parmi les « jeunesses » décide de passer aux actes afin de prouver la supériorité des valeurs de la ville (incrédulité, individualisme) sur les valeurs traditionnelles: il dit qu'il ira coucher seul dans la grange dite hantée et tout le monde va le voir entrer dans la grange.

b. non-valeurs de la ville

Le jeune faraud sort épouvanté de la grange infirmant ainsi les valeurs de la ville de même que sa vantardise précédente.

c. valeurs traditionnelles

Par son échec et sa fuite hors de la grange, le jeune homme reconnaît les valeurs traditionnelles de son groupe social.

L'histoire de la grange hantée est un récit raconté par Moïse au narrateur. En tant que destinataire d'un récit, porteur de tradition et acteur à l'intérieur de son propre récit, Moïse corrobore l'authenticité des valeurs traditionnelles de même que le rôle efficace de leur transmission à la jeune génération.

Ce carré sémiotique constitue souvent la structure profonde des récits oraux translittérés dans une œuvre d'écrivain. Il dévoile l'intention d'appropriation des récits de tradition orale par l'auteur dans l'acte d'écriture. Il révèle aussi ce désir de récupération des valeurs passées et l'effort de les transmettre, non en les transposant, mais en les recréant sous un autre mode.

\* \* \*

Dans le *Conte canadien*, Saint-Denys Garneau a pris soin, par l'intermédiaire du rôle du narrateur, d'instituer une distance entre le conducteur, vieux, serviteur, paysan non-cultivé et lui-même jeune, noble et cultivé. Ainsi, après avoir disposé chaque élément du récit en fonction d'une reconnaissance de la force de la tradition, il instaure le doute en orientant constamment l'interprétation du lecteur, surtout par la phrase finale qui s'apparente beaucoup à la technique du récit fantastique: « Et il était parti, avait disparu de l'autre côté du petit pont, le vieux bonhomme, avec son vieux cheval et sa très vieille voiture. » Du même coup pourrait disparaître la crédibilité de l'histoire racontée par le vieux Moïse puisqu'elle appartient à un autre temps nonobstant le fait que le narrateur au fur et à mesure du récit

réduit les distances qu'il crée : 1) Au début du texte il y a distance « géographique, » il est étranger, il doit s'informer « qui est-ce qui demeure ici ? » À la fin il marque nettement son appartenance au village : « Je monterai *chez moi* à pied. » 2) La distance sociale qui sépare le narrateur du conducteur est comblée par un lien stable qui les unit et par l'emploi des possessifs : « *Mon* conducteur était un vieil habitant qui avait été au service de *notre* famille depuis le temps où *mon* arrière-grand-père était seigneur de la contrée. » (Je souligne). 3) Le temps des générations ressort clairement dans cette dernière citation et l'âge approximatif de chacun des interlocuteurs est suggéré par la référence à l'arrière-grand-père du narrateur. Ce temps des générations constitue également un temps social, un temps mental et culturel accentué par l'éducation. Chaque fois que Saint-Denys Garneau marque une distance, il inscrit un rapprochement. Celui-ci est effectué principalement dans le rapport de l'auteur à ses personnages. Si on l'identifie facilement au narrateur, il est à la fois un parmi ces « jeunesses, » le jeune faraud et Ti-Chou. N'était-il pas perçu comme un jeune faraud et ne voulait-il pas s'imposer comme un « Ti-Chou » ? Ce Ti-Chou instruit a vu des feux-follets. Il se rattache étroitement à son groupe d'appartenance, il ne rompt pas avec la vieille génération, il s'inscrit dans la continuité et la tradition tout en apportant le dynamisme (un savoir nouveau) si nécessaire à la vie et à l'évolution du groupe. D'une certaine manière il est aussi extérieur, mais il croit. N'est-ce pas là aussi un peu Saint-Denys Garneau qui prend ses distances, reste extérieur, a recours à son savoir et à ses habiletés ? Il devient comme Ti-Chou, porteur de tradition puisqu'il transmet à son tour mais de façon moderne et scientifique. S'il transmet, c'est qu'il croit, il a accepté sans en avoir l'air, en semblant rester à l'extérieur. Ou du moins il a reconnu sous ces croyances la fonction essentielle qu'elles exercent, celle de la cohésion du groupe. Dans le respect de ces valeurs humaines et sociales, il n'abolit pas les distances irréductibles, mais il révèle les continuités tout aussi irréductibles. Il se construit par et à travers elles de même qu'il poursuit son projet autobiographique de « met[tre] en vue la base d'où son petit édifice [ . . . ] monte » à partir du portrait qu'il dresse d'un bon vieux Canadien.

*Université Laval  
Sainte-Foy, Québec*



**Abstract**

*The very profitable relationship that exists between Saint-Denys Garneau's poetry and European literature has been thoroughly demonstrated. As a counterweight to this "learned" culture, Saint-Denys Garneau thrived on the oral tradition, particularly during his frequent stays in Sainte-Catherine and during his fishing trips with his uncle to Lac Jacques-Cartier. In his Journal and Correspondance, Saint-Denys Garneau noted observations, best described as ethnographical, on the everyday life of ordinary people, their customs, beliefs and stories. The ethnographical observations and descriptions that he noted in his Journal would serve as a basis for his Contes and Nouvelles. This article deals with the various transformations that oral stories underwent as they were re-fashioned into literary creations.*